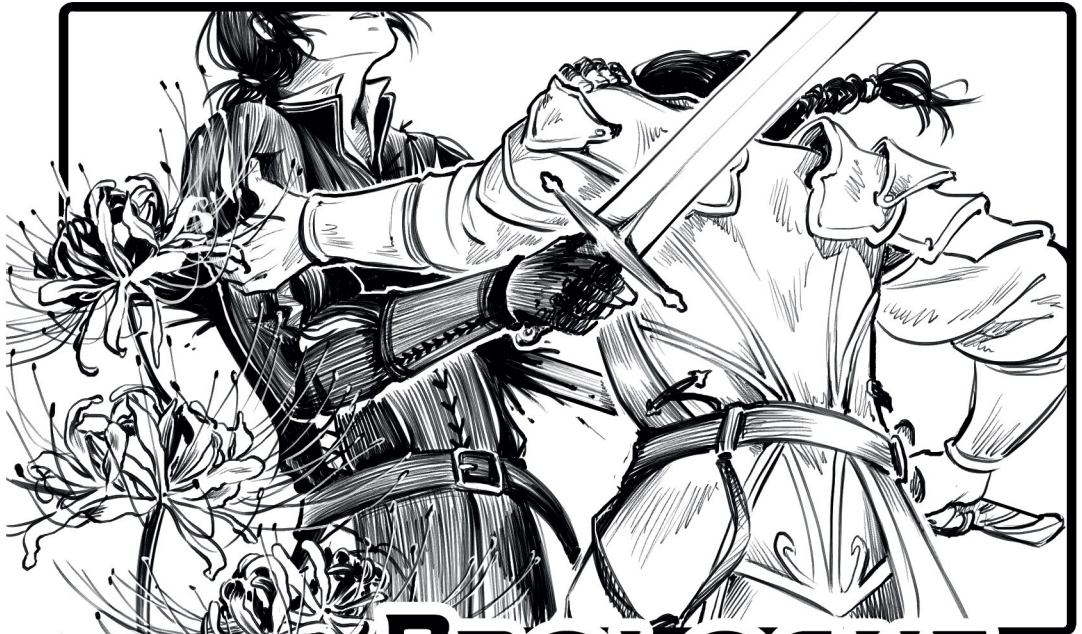




LA DAME QUI DEVINT
AMERTUME

PRISONNIERS DES CENDRES : LIVRE I



PROLOGUE

Jl y a bien longtemps vivait une Dame, princesse des Alfes. Des Sidhes, demeures du Petit Peuple et autres créatures magiques, cachées parmi les mortels, celui de la Dame alfe était parmi les plus prisés, car grande était sa sagesse, et légendaire son calme, et pour ceux à qui il était donné de voir les habitants du Sidhe, son avis était tenu en particulièrement haute estime.

On racontait que la Sorcière à l'Améthyste s'était éloignée des Alfes par amour pour les mortels et pour leur faire partager son ancienne sagesse. On chantait sa bienveillance, et on vantait sa beauté. Des bois de son Sidhe, on disait qu'ils étaient un enchantement sans cesse renouvelé.

On disait, enfin, que sa générosité n'avait pas de limite, et qu'elle accueillait même ceux qui avaient contre elle fauté.

C'était le cas de Bàs, bandit et voleur patenté...

Le voleur jeta une fois de plus un coup d'œil autour de lui. Il avait beau savoir que les bois étaient inoffensifs — en théorie — il n'était pas à l'aise dans le Sidhe. La magie lui était étrangère, et il devait admettre ne pas être vraiment d'accord avec la stratégie d'Haydar. Bien sûr, il n'avait pas questionné le plan de son chef — de toute façon on ne questionnait pas les ordres d'Haydar. Jamais. Peur, le fléau des rois.

Rationnellement, ça avait du sens. Le Sidhe était, par essence, imprégné de sortilèges, parce qu'il était la demeure de créatures magiques. De ce fait, un individu complètement dépourvu de pouvoirs avait, assez paradoxalement, plus de chances de passer à travers les protections du bois. Ceci dit, la raison n'avait pas beaucoup de poids quand on était obligé d'esquiver des bêtes merveilleuses et des arbres mouvants. Le voleur ne s'estimait pas une personne particulièrement impressionnable, mais *quand même*!

Il recula en retenant un petit cri lorsqu'il entendit bruissier le feuillage derrière lui. Se retournant pour scruter les environs, il vit détalier un écureuil (peut-être, ou alors un intrus transformé en écureuil, qui sait) dans la ramure d'un chêne séculaire, mais pas de signes de lianes, ou de branches mouvantes. Il soupira de soulagement, et retourna à couvert sous un chêne certainement plusieurs fois centenaire, balayant les bois du regard.

Entrer dans le Sidhe n'avait pas présenté de difficultés particulières, ce qui était déjà plutôt bizarre. Le voleur n'était peut-être pas le plus versé des hommes en matière d'histoires de Faes et autres... machins magiques, mais il savait au moins qu'il fallait faire... des trucs, pour entrer dans un Sidhe. Danser avec des femmes diaphanes et dangereuses, batifoler avec des centaures... Rencontrer les Aes Sidhes, les habitants de ces domaines enchantés, au moins. Mais Haydar lui avait dit que ce Sidhe était particulier, qu'il était plus accessible. Cela tenait à la personnalité de sa Dame, la Sorcière à l'Améthyste, et pour peu que l'on soit capable de voir la magie des Faes, il était facile de pénétrer dans son domaine.

Le voleur serra un peu plus la pierre qu'il tenait dans sa paume. Sans elle, incapable de percevoir les enchantements du bois, il se perdrait inmanquablement, errant sans but dans la forêt. Un sort qui n'avait rien d'enviable puisque, étant *déjà* dans le Sidhe, il s'y perdrait sans nul doute, et finirait mort de faim ou de soif, à moins qu'il ne soit empoisonné par la flore locale ou dévoré par quelque bête qu'il serait incapable de voir.

Frissonnant, il reporta son attention sur le sentier devant lui. Il avait bien fait de se fier à son instinct. Une troupe de chevaliers Sidhes en armure étincelante défila devant sa cachette. Brièvement — très brièvement —, il ne put s'empêcher de les admirer : le métal de leur cuirasse brillait comme de l'argent liquide, et ils avaient une grâce aérienne, inhumaine, conjuguée à une démarche souple et assurée et au maintien de guerriers rapides, efficaces, mortels. S'ils l'avaient surpris à découvert, ils n'auraient certainement pas réfléchi à deux fois avant de le tuer. Attendant peut-être un peu trop longtemps — mais on n'était jamais trop prudent au cœur du territoire des Aes Sidhes — le voleur fila en direction du cœur de la forêt, et de la résidence de la Dame.

Le plus angoissant, c'était que jusqu'à présent, il avait fait le plus facile. Il devait maintenant s'infiltrer dans le palais, attendre que la lune soit pleine pour que la maîtresse des lieux aille se reposer, forcer son coffre-fort et voler rien moins que son plus précieux trésor. Quand Haydar le disait, ça avait l'air facile. Quand on y était confronté, c'était beaucoup moins amusant.

Se retenant de pester afin de ne pas attirer l'attention, le voleur trotтина dans la direction indiquée par la pierre — qui se réchauffait au fur et à mesure qu'il se rapprochait de son objectif. L'atmosphère était humide, il venait de se faire piquer par un nouvel insecte — les insectes étaient énormes ici — et la nuit ne tombait pas assez vite. Non, vraiment, en sortant d'ici, il avait bien l'intention de dire à Haydar de consacrer une partie de l'argent de leur commanditaire à déménager leur camp, parce qu'il ne voulait plus entendre parler de forêt avant des années.

Les arbres se firent plus clairsemés — plus grands, aussi, plus majestueux — et le voleur se demandait quels enchantements maléfiques ils pouvaient bien dissimuler, lorsque, soudain, lui coupant le souffle, comme surgissant de la brume, il lui apparut.

Le palais de la Dame était gracieux, élancé, aérien. Une merveille végétale, toute en arches, en courbes et en flèches. Sous les feux du soleil couchant, les fenêtres renvoyaient un éclat flamboyant, sauvage, contrastant avec la douceur des arabesques de lianes et de branches graciles et fragiles qui dessinaient d'éphémères et délicates ornements le long des parois verdoyantes. Pour être parfaitement honnête, et même s'il avait détesté cette mission depuis qu'on la lui avait donnée, il était forcé de constater que le palais était certainement ce qu'il avait vu de plus beau de sa vie.

Et si sa maîtresse était, comme on le disait, plus belle encore que l'écrin de verdure dans lequel elle vivait, le voleur avait presque des scrupules à lui nuire.

Presque.

Les ordres d'Haydar faisaient loi, et Haydar voulait le joyau. Il était inconcevable pour le voleur de ne pas le lui ramener, et pas simplement parce qu'Haydar était le chef de la bande. Haydar était bien plus que ça.

Rassemblant tout son courage — et toute sa malhonnêteté — le voleur attendit la nuit et se fondit dans l'obscurité, s'introduisant comme une ombre dans le palais. Sous le couvert des ténèbres, il contourna les salons éclairés par des mousses lumineuses où riaient Faes, Dames Blanches, Sidhes daoines, et autres Slùaghs, Pookas, Farfadets, Feux Follets, toutes sortes de membres du Petit Peuple, se réjouissant de l'hospitalité et du rayonnement de la Sorcière à l'Améthyste, princesse alfe et sage parmi les sages.

L'escalier, de bois vivant, ne grinça même pas sous ses pas, accompagnant au contraire ses mouvements, et il se faufila à l'étage. La pierre dans sa main était brûlante, il touchait au but. Il allait pouvoir quitter le Sidhe et ses merveilles et retourner à Haydar, et à la vie qui était la sienne. Haydar lui avait promis qu'après cela il n'aurait plus jamais à s'inquiéter de rien. Cela suffisait à étouffer les scrupules du voleur.

Les portes devant lui étincelaient malgré la chiche lumière procurée par la mousse lumineuse et les quelques lumières dansantes du couloir. Enchâssés dans un écrin de lianes et de racines d'une couleur oscillant entre celle de l'acajou et le vert tendre d'une jeune pousse, des bijoux de toute sorte semblaient y briller d'une lueur propre. La tentation était grande pour le voleur de s'y servir, mais Haydar l'avait mis en garde contre pareille convoitise, aussi se contenta-t-il d'avancer, la pierre devant lui.

Le troisième enchantement ne lui fit pas défaut, et la magie du commanditaire d'Haydar eut raison du verrou magique de la chambre au trésor de la Dame. La porte coulissa sans un bruit, et le voleur se glissa dans l'entrebâillement, le regard immédiatement attiré par la source de la douce lumière violette qui baignait la pièce.

L'améthyste à laquelle la sorcière alfe devait son nom reposait sur un écrin de mousse et de feuilles, plongeant toute la pièce dans une atmosphère feutrée, douce et calme.

Pas suffisante, néanmoins, pour détourner le voleur qui touchait au but de son objectif. Il s'avança vers le joyau, de la taille d'un œuf...

... Une ombre obscurcit son champ de vision.

Devant lui se tenait un Aes Sidhe, l'un de ces Sidhes daoine dont on disait qu'ils étaient à la fois stratèges et amoureux des batailles. Son armure, quoique similaire à celle des chevaliers que le voleur avait croisés plus tôt, présentait plus d'ornements, semblait briller d'un éclat plus soutenu. Elle était frappée du symbole de la sorcière alfe, une absinthe stylisée, et les améthystes qui ornaient ses épaules scintillaient presque autant que celle que le voleur était venu dérober.

L'intrus eut un mouvement de recul lorsque son regard croisa celui, bleu, glacial, inflexible, du chevalier, visible dans la fente de son heaume ouvragé et gracieux. C'était sa mort, qu'il lisait, et il envisagea de fuir, avant de sortir son arme, conscient de la futilité de toute tentative de dérobade.

Ce n'était pas comme si ses chances étaient bien meilleures en cas d'affrontement : il n'était pas un combattant aussi émérite qu'un chevalier Sidhe.

Le gardien du Sidhe ne laissa pas échapper une phrase, pas un mot : il sortit une longue lame courbe de son dos, salua son adversaire et attaqua. Le voleur feinta à gauche, se déporta à droite, esquiva d'un bond un coup de taille, d'une roulade un estoc vicieux. Mais avec sa pauvre épée et une simple tunique, ses chances face au sabre de son adversaire, agile et leste malgré son armure complète, étaient ridicules, d'autant qu'il s'essouffait alors que le chevalier semblait ne faire aucun effort.

Glissant sous la lame de son opposant qui entendait bien le décapiter, il tenta un balayage pour le déséquilibrer — peine perdue. Le gardien était un roc, il ne fut même pas ébranlé, et la manœuvre du voleur ne détourna même pas son attention. La lame féérique mordit la chair de l'humain, qui roula pour se dégager, du sang commençant déjà à goutter de son bras gauche rendu inerte par l'entaille profonde qu'il avait récoltée à l'épaule.

La mort était toujours dans les yeux du Sidhe daoine, et elle refermait son étreinte autour du voleur, qui refusait pourtant de s'avouer vaincu. Rassemblant ses dernières forces, il fit un roulé-boulé pour se placer dans le dos de son adversaire et tenter de le frapper dans la faiblesse de son armure, entre le heaume et la cuirasse.

Il avait mésestimé la vitesse du chevalier. Vif comme un serpent, le Sidhe daoine fit volte-face, et au lieu de rencontrer son dos découvert, le voleur s'empala sur la lame du chevalier.

Il écarquilla les yeux, hoqueta lorsque le Sidhe dégagea son épée, laissant couler un flot de sang. Il s'effondra, ses jambes refusant de le porter, le dos contre le piédestal soutenant le joyau qu'il était venu chercher.

Il ne se relèverait plus, il le savait.

Le chevalier ne lui jeta pas un regard. Il essuya sa lame sur la tunique de sa victime, la rengaina, et quitta les lieux. Pas une fois, le voleur n'avait entendu le son de sa voix.

Il y avait pire endroit pour mourir. Tout était calme, et le bois, derrière lui, était tiède, diffusant une chaleur réconfortante.

Haydar n'allait pas être très content. Le voleur espérait qu'il serait un peu triste. Mais pas trop longtemps, tout de même.

Il ferma les yeux et s'endormit.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il rencontra le regard le plus doux, le plus réconfortant qu'il ait jamais vu. Les yeux de la Dame avaient le même éclat que l'améthyste qui brillait à son cou, calmes et empreints de bonté. Ils étaient comme des joyaux sertis dans un visage parfait, symétrique. Ses pommettes étaient hautes et racées, son nez à la courbe harmonieuse surplombait des lèvres pleines, à l'arc avenant. Sa peau était, comme celle de tous les Alfes, verte, mais d'un vert pâle dont la teinte rappelait celle des jeunes pousses et qui, loin de lui donner l'air maladif, lui faisait un teint frais et respirant la santé.

Le voleur se retint de passer la main dans la chevelure épaisse, noire et soyeuse, de caresser les mèches qui cascadaient à côté de son visage, tant ils paraissaient doux, et que la sorcière était belle.

C'était étrange, il était pourtant certain que sa blessure était mortelle.

La voix de la Dame s'éleva, mélodieuse, sensuelle, chaude. Bien qu'elle parle dans la langue des Faes, une langue que le voleur n'avait jamais apprise, il comprit chacun de ses mots, tandis qu'elle caressait son front de sa main fraîche et délicate.

— Là, ça va aller, tout ira bien maintenant.

Il tenta de parler, mais sa gorge était sèche, et un Farfadet apparut dans son champ de vision pour lui tendre de l'eau. La Dame l'aïda à se redresser et à porter le calice à ses lèvres, et il but le liquide clair et rafraîchissant.

— Pourquoi êtes-vous si bonne avec moi, j'ai tenté de vous voler...

— Je le sais, pauvre garçon, et je pense que tu as payé pour cela un prix suffisamment élevé...

— Cela veut-il dire que vous m'accordez votre pardon, ma Dame?

— Bien évidemment, car tu ne m'as finalement fait subir aucun préjudice... Tu es le seul, en vérité, à avoir pâti de cette entreprise...

— Je ne sais pas... Je pensais être mort...

Le sourire de la Dame était d'une infinie tristesse lorsqu'elle répondit.

— Mais tu es mort, mon pauvre, pauvre Bàs...



Dans la collection
VANAHEIM